

Babel et la culture

Pourquoi les humains utilisent-ils pour communiquer des langues aussi nombreuses, aussi différentes et mutuellement inintelligibles ? Certes, nous sommes tous différents et les divers groupes humains présentent entre eux des dissemblances physiques remarquées, comme la couleur de la peau. Mais, en comparaison des différences de langue, ces disparités physiques sont négligeables. Elles n'empêchent ni le don de sang ni le don d'organe d'un groupe humain à l'autre, alors que les différences de langue coupent toute communication. La raison d'être ou la cause de ce phénomène étrange, aberrant, confinent au mystère.

Ce mystère qui fascine les humains depuis les périodes les plus reculées, chaque époque, chaque culture cherche à l'appréhender à sa manière. Parmi les contemporains, George Steiner s'est signalé par un ouvrage important, paru il y a tout juste 30 ans (en 1975) et qui a connu depuis lors plusieurs éditions et de nombreuses traductions. Professeur de littérature comparée, né à Paris en 1929 de parents juifs viennois, émigré ensuite aux États-Unis en 1940, trilingue depuis son enfance (allemand, français, anglais), George Steiner est fasciné par le mystère de la diversité des langues qui le ramène à plusieurs reprises au récit biblique de Babel, évoqué dans le titre de son ouvrage : *After Babel*.

Les mentions de Babel sont fort brèves, mais elles se situent toujours à des points clés de l'œuvre, lorsque l'auteur résume son point de vue. Elles constituent ainsi une sorte de fil d'Ariane¹.

Le thème apparaît pour la première fois au chapitre 2 (*Language and Gnosis*) lorsque l'auteur prend à bras le corps le phénomène étrange de la diversité des

¹ Dans les paragraphes qui suivent l'ouvrage est cité d'après l'édition anglaise de 1977 : George STEINER, *After Babel*. Aspects of Language and Translation, Oxford, Oxford University Press, 1977, VIII-507 p. La traduction française est la nôtre. On pourra consulter la traduction française : *Après Babel : une poétique du dire et de la traduction*, trad. Lucienne Lotringer, Paris, Albin Michel, 1978, 470 p. Réimprimé en 1991 et 1998.

langues. Il écarte la théorie évolutionniste (p. 54-55) qui tente d'expliquer la diversité des langues par variation adaptative et sélection naturelle. En quoi les langues d'une région donnée seraient-elles mieux adaptées à leur milieu naturel que d'autres ? Si l'on excepte évidemment le développement naturel du vocabulaire nécessaire à un environnement donné, on ne voit pas en quoi les structures de la langue des Esquimaux, par exemple, seraient mieux adaptées au froid du grand Nord qu'au désert du Sahara ou à la forêt tropicale. Quand on pense aux inconvénients considérables de la diversité des langues, aux obstacles qu'elle dresse sur la voie du progrès de l'humanité, le mystère reste entier.

Un mystère sur lequel la plupart des civilisations ont médité (p. 57), soit autour du récit biblique, soit en développant leur propre récit de la division des langues. Les 2 300 pages de l'œuvre monumentale – on serait tenté de dire la tour de Babel – d'Arno Borst en portent témoignage : *Der Turmbau von Babel. Geschichte der Meinungen über Ursprung und Vielfalt der Sprachen und Völker*², 6 vol., Stuttgart, Hiersemann, 1957-1963.

Il est frappant de voir comment dans la réflexion juive ou chrétienne sur la diversité des langues, le récit de Babel se trouve souvent amplifié par le développement de thèmes annexes, notamment celui de la langue primitive, *Ursprache*, aujourd'hui perdue. Avec à l'arrière-plan le mythe du langage originel parfait, par exemple une langue dans laquelle il aurait été impossible de mentir parce que le langage correspondait exactement à la réalité, le récit de Babel est interprété, dit Steiner, comme une seconde chute, aux conséquences aussi dramatiques que la première.

Vers la fin de son chapitre IV, Steiner revient à Babel, juste après avoir formulé ses propres convictions sur le débat entre conception universaliste ou particulariste des langues. Selon la vision universaliste, les différences entre les langues n'affecteraient que la surface, en profondeur on pourrait retrouver la grammaire commune à toutes les langues. Dans la vision particulariste, les disparités n'affecteraient pas seulement la surface, mais toucheraient au cœur même de la langue, de sorte que toute traduction ne serait qu'une aventure hasardeuse.

² La tour de Babel. Histoire des conceptions sur l'origine de la diversité des langues et des peuples. On pourra consulter l'ouvrage plus maniable d'Hubert BOST, *Babel. Du texte au symbole*, Genève, Labor et Fides, 1985, 268 p. et celui, plus volumineux, de Christoph UEHLINGER, *Weltreich und « eine Rede »*. Eine neue Deutung der sogenannten Turmbau-erzählung (Gen 11,1-9), *Orbis Biblicus et Orientalis* 101, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1990, XVI-627 p.

Steiner développe l'intuition suivante : « Les différences de langue peuvent être interprétées comme une rébellion contre les contraintes de l'universalité non différenciée, une lutte de la diversité contre l'universalité. » Cette révolte expliquerait le mystère de la déconcertante diversité des langues.

À partir de là, Steiner développe sa propre version de Babel (p. 286) : « Il est possible que nous nous soyons mépris sur Babel. La tour ne marquerait pas la fin de l'unité bienheureuse qu'aurait connu l'humanité sous le régime d'une langue universelle. La diversité existait depuis longtemps déjà, et elle a matériellement compliqué l'entreprise des humains. En essayant de construire la tour, les nations ont butté sur le grand secret : la vraie compréhension n'est possible que là où il y a silence. Ils construisaient en silence. Là était le vrai danger pour Dieu. »

On voit ici nettement Steiner se distancer du récit biblique. D'abord en écartant le langage unique, bien présent dans le récit de la Genèse, ensuite en introduisant son propre mythe de la communication par le silence, idée totalement étrangère au récit de Babel.

Steiner revient encore à Babel à la fin de son ouvrage. Il conclut ainsi une intéressante analyse des conséquences de l'emploi de l'anglais comme langue internationale (p. 470) – conséquences aussi bien sur les sociétés qui en subissent l'influence que sur l'anglais lui-même : « L'anglo-américain et l'anglais, en vertu de leur diffusion mondiale, sont un agent majeur de destruction de la diversité linguistique naturelle. » Mais il ajoute : « Si la dissémination avait pour effet d'affaiblir le génie naturel de la langue, le prix à payer serait tragique. » Et il conclut : « Il serait ironique que la réponse apportée à Babel soit le pidgin au lieu de Pentecôte³. »

Revenons au récit biblique. Le détour par Steiner a permis de repérer le renversement qui s'opère lorsqu'on adopte la diversité comme valeur de référence, alors que le récit biblique la présente comme une sanction divine et, sinon comme une malédiction, au moins comme un obstacle décisif aux ambitions humaines universelles.

Si, dans la longue histoire de l'interprétation du récit biblique, on peut facilement repérer une forte tendance à valoriser l'uniformité, notamment avec le fantasme de la langue parfaite, on assiste aujourd'hui à la percée vigoureuse de la tendance inverse. Dans un environnement où la diversité est l'une des

³. On laissera de côté les élucubrations finales où Steiner imagine le dépassement de Babel par l'évocation énigmatique du grand silence.

valeurs incontestées, surtout lorsqu'il s'agit de culture, se trouver face à un récit qui la présente comme une punition divine, voilà qui est terriblement inconfortable pour ne pas dire scandaleux. On comprend les efforts pour infléchir le sens du récit. Il s'agit maintenant d'en apprécier la pertinence.

Pour clarifier le débat, mettons en regard les deux interprétations du récit. Dans l'interprétation traditionnelle, le péché des humains est d'avoir voulu s'élever jusqu'à Dieu et se faire un nom eux-mêmes. L'unité de langue qu'ils ont mise au service de cette entreprise sacrilège, était un avantage évident dont ils ont fait mauvais usage. Pour stopper net la réalisation de ce projet, et couper les ailes à toute nouvelle tentative du même ordre, Dieu a puni les humains en confondant leurs langues.

Dans la contre-interprétation qui valorise la diversité, au lieu de parler de péché, d'entreprise sacrilège, on sera sensible à l'uniformité inquiétante qui se dégage de la description initiale : un seul peuple, une seule langue, un discours unique, des humains qui refusent de se disperser alors que cela correspondait aux intentions de Dieu⁴. Voilà ce qui est inquiétant. Dieu y porte remède en introduisant la diversité correspondant à sa vision et à ses projets pour l'humanité⁵.

On voit comment les deux interprétations s'opposent radicalement. Dans l'une, l'unicité est un bien et la diversité une punition, voire une malédiction, dans l'autre, c'est l'unicité qui est un mal et la diversité un bien.

De quels éléments disposons-nous pour arbitrer entre ces deux visions de Babel ?

- 1) Des indications du récit lui-même ;
- 2) Des indications fournies par le contexte proche (chapitre 10 de la Genèse) ;
- 3) Des réponses à Babel dans le Nouveau Testament : à Pentecôte et dans l'Apocalypse.

1) Le récit

Il est incontestable que l'entreprise des humains est décrite comme sacrilège.

⁴ On souligne que le mandat de « remplir la terre » (Gn 1.28) ne pouvait être accompli sans dispersion.

⁵ Exemple d'une telle interprétation dans Ellen VAN WOLDE, « Facing the Earth: Primaeval History in a New Perspective », in s. dir. Philip R. DAVIES and David J. A. CLINES, *The World of Genesis. Persons, Places, Perspectives*, JSOT suppl. Series 257, Sheffield, Academic Press, 1998, p. 22-47.

La réaction de Dieu au verset 6 présente des similitudes frappantes avec celle qui marque la fin du récit de la faute en Éden (Gn 3.22).

- Même structure générale en trois temps : le *constat* de la situation causée par la faute qui rend l'être humain menaçant⁶, la *prévision* des conséquences si Dieu laissait faire⁷, la *sanction* divine⁸.

- Le même mot hébreu introduit dans chaque texte les 2 premiers temps : *voilà* (*hēn*) pour le constat, *et maintenant* (*we'attā*) pour la prévision des effets,

- Même pluriel de délibération divine : « l'homme est devenu comme l'un de nous » (Gn 3.22) ; « allons⁹, descendons et confondons leur langage » (Gn 11.7). La parenté voulue entre les deux textes fait apparaître Babel comme une nouvelle tentative de l'être humain de se faire l'égal de Dieu.

La façon dont le récit nomme et décrit la division des langues implique un jugement négatif : « confondons (ou brouillons) leurs langues ». Le verbe est incontestablement péjoratif, il ne peut en aucun cas évoquer le foisonnement généreux de la diversité, c'est la confusion. La ressemblance de *BLL* avec *BBL* est exploitée de manière à faire apparaître une distorsion : *Babel – balal, Babel – blablaba*. Le but de l'opération est explicitement répressif : « afin qu'ils ne puissent plus comprendre la langue les uns des autres. » (v. 7).

On remarquera enfin que la stratégie divine qui consiste à diversifier *pour disperser* (Gn 11.8) confirme que l'effet naturel de la différence est la dispersion. Il n'est pas dans les intentions de Dieu de favoriser l'unité dans la diversité ; c'est précisément l'unité qu'il veut briser. Au rebours des idéalistes de notre temps qui rêvent aux vertus naturelles de l'unité dans la diversité, Dieu se révèle d'un réalisme implacable : la différence entraîne la dispersion. Sera-t-on surpris que les faits lui donnent raison ? Alors que les humains avaient bien perçu la dispersion comme un danger et que leur entreprise avait pour objet déclaré de le prévenir¹⁰, ils se révèlent incapables de s'y soustraire lorsque leurs différences les empêchent de se comprendre.

⁶ « Ainsi ils sont un seul peuple, ils parlent tous la même langue, et ce n'est là que le commencement de leurs œuvres ! » (Gn 11.6) ; « Ainsi l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal. » (Gn 3.22).

⁷ « Maintenant, rien ne les empêchera de réaliser tous leurs projets ! » (Gn 11.6) ; « Maintenant, qu'il ne tende pas la main pour prendre aussi l'arbre de la vie, en manger et vivre toujours. » (Gn 3.22).

⁸ « Descendons donc et brouillons leur langue, afin qu'ils ne comprennent plus la langue les uns des autres ! » (Gn 11.7) ; « Le Seigneur Dieu le renvoya du jardin d'Éden. » (Gn 3.23).

⁹ Le premier mot du discours divin est une simple interjection qui, à la différence du français *allons*, n'est pas un verbe impliquant un pluriel.

¹⁰ Gn 11.4 : « Faisons-nous un nom afin que nous ne soyons pas dispersés sur la face de toute la terre. »

C'est vraiment essayer de faire dire au texte le contraire de ce qu'il dit – ce qu'il dit de la manière la plus explicite, la plus insistante, la plus pittoresque – que d'imaginer une uniformité néfaste et une diversité bénéfique. C'est précisément parce que les intentions des êtres humains réunis sont perverses que l'uniformité de langue, performante, est anéantie par Dieu au profit d'une diversité invalidante. Pour refuser cette évidence, il faut être aveuglé par l'énorme préjugé contemporain en faveur de la diversité. George Steiner lui-même, quel que soit le prix qu'il attache à la diversité, a l'honnêteté de reconnaître qu'elle constitue un formidable obstacle et un mystère.

On notera toutefois que l'auteur biblique n'emploie pas le mot de malédiction. L'idée que dans la sanction même, Dieu pourrait se montrer miséricordieux, voire même généreux, n'est pas à exclure a priori. Il faut au moins reconnaître que cette diversité des langues est un obstacle, une limite imposée par Dieu aux ambitions universelles des humains.

2) Le chapitre 10

La répartition des peuples selon leurs langues respectives, a déjà été mentionnée au chapitre 10 dans le tableau des nations issues de Noé. En conclusion de la liste des fils de Japhet, l'auteur ajoute (10.5) : « c'est par eux qu'ont été peuplées les îles des nations dans leurs pays selon la langue de chacun, selon leurs clans dans leurs nations. » La formule est répétée, pour les fils de Cham (10.20) et ceux de Sem (10.31).

Nous voici donc gratifiés, avant la version dramatique du chapitre 11, d'une version plus ordinaire qui la présente comme un phénomène naturel. Cela tendrait-il à relativiser la version dramatique du chapitre 11 ? Et comment articuler ces deux visions de la diversité des langues ?

Attribuer les deux versions à deux sources différentes, qui véhiculeraient des théologies contradictoires, est d'une part une solution de facilité pour ne pas dire de paresse, et d'autre part tend à priver le texte biblique de son autorité au profit du lecteur, qui choisira à son gré l'une ou l'autre.

Une autre façon d'essayer d'articuler ces mentions de la diversité linguistique au chapitre 10 et au chapitre 11, est de chercher à les inscrire dans une succession temporelle : l'événement de Babel rapporté au chapitre 11, précéderait dans le temps la répartition des peuples selon leurs langues mentionnée au chapitre 10. On a remarqué que la mention de la diversité des langues relevait

de la notice conclusive pour chacun des trois fils de Noé¹¹. Ainsi, le récit de Babel garderait toute sa pertinence comme origine de la diversité des langues simplement évoquée au chapitre 10. C'est une possibilité, mais cette tentative peut paraître un peu artificielle. Le texte biblique, quant à lui, ne suggère pas une telle séquence et laisse la question ouverte.

Serait-il possible de considérer le tableau des nations du chapitre 10 et le récit de Babel au chapitre 11 comme deux éclairages différents et complémentaires du phénomène de la diversité des langues et des nations ? De même qu'au chapitre 1 et au chapitre 2 de la Genèse, la création nous est présentée sous deux éclairages différents, dans le premier des récits l'homme et la femme sont indissociables, leur création est évoquée dans le même acte, comme couronnement de l'œuvre divine des 6 jours : « Dieu créa l'homme à son image, homme et femme il les créa » (1.27). Dans le chapitre 2, la création de l'homme et celle de la femme sont situées aux deux extrémités de l'œuvre divine avec l'apparition de la végétation et les animaux entre les deux. Le tableau des nations et le récit de Babel pourraient être considérés de même comme deux éclairages complémentaires : la diversité linguistique et culturelle comme phénomène naturel, cette même diversité comme obstacle aux ambitions humaines, comme perte d'une unité originelle. En juxtaposant les deux présentations complémentaires, le texte biblique donne à penser que les deux regards sont possibles, qu'ils se complètent, l'un venant corriger les conséquences indues que le lecteur pourrait être tenté de tirer de l'autre. Dieu connaissant notre difficulté à saisir le réel dans sa globalité complexe, aurait choisi de procéder par touches successives pour nous permettre d'ajuster progressivement notre regard.

Dans ce cas, le chapitre 10 pourrait prévenir une interprétation trop radicale du drame de Babel. N'oublions pas cependant que le chapitre 11 vient après le chapitre 10 et non l'inverse. Plutôt qu'une atténuation du drame de Babel par la répartition sans histoire du chapitre 10, c'est plutôt la répartition apparemment naturelle du chapitre 10 qui, d'après le récit de Babel, recèle un mystère douloureux et invalidant pour les humains.

¹¹. On a également suggéré que la présence du nom de *Péleg* dans la lignée de Sem, avec son explication « car de son temps la terre fut partagée » (10.25) pourrait être une allusion à la division de Babel. Le même verbe *pālag* réapparaît en Psaume 55.10 en écho à Babel : « Détruis, Seigneur, *partage* leurs langues. »

3) Le Nouveau Testament : Pentecôte et l'Apocalypse

Le Nouveau Testament projette une vive lumière sur le récit de Babel.

La correspondance entre Babel et Pentecôte a été depuis longtemps observée ; elle jouit aujourd'hui d'une faveur toute spéciale, on comprend aisément pourquoi. Si Pentecôte est la réponse de Dieu à Babel, cette réponse, au lieu de nous ramener à un avant Babel, à une situation de langue unique, offre un dépassement au moyen de la diversité des langues. Ce n'est pas une langue unique que Dieu utilise pour communiquer aux pèlerins de la fête juive, mais la langue de chacun (Ac 2.7-8) : « comment les entendons-nous dans notre propre langue à chacun, notre langue maternelle¹² ? » s'exclament les auditeurs émerveillés ! Pentecôte est un anti-Babel. Mais un anti-Babel qui souligne que l'unité est possible et voulue par Dieu dans la diversité et non dans l'uniformité d'une langue unique, d'une culture unique.

Pour atténuer cet effet en retour de Pentecôte sur Babel, on pourrait considérer que cette gestion de la diversité des langues, dans le miracle de Pentecôte, se situe encore dans une phase avant-dernière de la réalisation du projet divin, dans laquelle il s'adapterait encore aux infirmités et aux limitations caractéristiques du temps présent, la diversité des langues étant un des aspects de cette infirmité. Mais lorsque, dans le livre de l'Apocalypse, nous est révélé le projet de Dieu dans sa phase finale, il n'est pas question de langue unique, mais du rassemblement d'humains « de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, *de toute langue* » (Ap 7.9) devant le trône de Dieu pour chanter ses louanges. Même s'il n'est pas dit explicitement qu'ils chantent chacun dans leur langue, l'absence du thème de la langue unique et la mention de la diversité sont significatives. N'est-ce pas la preuve définitive que cette diversité était voulue de Dieu ?

On ajoutera deux remarques.

1) Le fait, incontestable, que Dieu intègre cette diversité dans son projet, aussi bien dans les phases intermédiaires que dans la phase finale, n'empêche pas que cette diversité ait pu être imposée comme un obstacle, ce que souligne précisément le récit de Babel, et qu'elle soit toujours vécue comme un obstacle, comme une blessure. Elle atteint les humains non seulement dans leurs projets sacrilèges, mais même la communauté des croyants dans ce qu'elle a de plus

¹². Litt. « où nous sommes nés. »

authentique. Si le miracle de Pentecôte nous porte à chanter les vertus de l'unité dans la diversité, n'oublions pas, quelques chapitres plus loin, les sérieuses difficultés rencontrées par l'admirable communauté de Jérusalem (Ac 6.1). La première ligne de fracture dans cette communauté si soudée, suit comme par hasard la ligne de partage des langues entre le grec et l'hébreu (ou l'araméen). Même lorsque ce n'est pas la tour de Babel que l'on construit, mais le temple spirituel, l'édifice du Dieu vivant, la division de Babel reste un obstacle douloureux, une déchirure profonde. N'oublions pas que Pentecôte est un miracle, non un phénomène naturel et que le rassemblement dans la gloire finale d'hommes de toute nation, de toute langue et de toute culture est encore un miracle qui dépasse l'entendement. Un miracle que seul l'agneau immolé a pu réaliser par son sacrifice : « Tu as racheté pour Dieu par ton sang des gens de toute tribu, de toute langue, de toute nation » (Ap 5.9). À vouloir faire de la diversité de Babel une sorte de bienfait naturel, n'est-ce pas la grâce et la gloire de Dieu que l'on rabaisse au profit d'une illusion ?

2) Lorsqu'on sacralise le pôle de la diversité, comme les idées reçues du temps présent nous y portent, faisant de la diversité culturelle le bien et de l'uniformité le mal, on s'expose encore à d'autres erreurs de jugement.

Remarquons notamment que le Nouveau Testament a été écrit non pas dans la langue d'une communauté culturelle restreinte et bien typée, mais dans une langue commune – l'anglais de l'époque – qui n'était la langue maternelle d'aucun de ses auteurs. Le Saint-Esprit qui à Pentecôte a veillé à ce que chacun entende parler des merveilles de Dieu dans sa langue maternelle, a sollicité de la part des auteurs du Nouveau Testament l'effort d'écrire dans une langue commune qui n'était pas leur langue maternelle. Ceci devait permettre au plus grand nombre de comprendre le message, et donnait un signe fort de son universalité. Ce signe apparaît déjà dans l'Ancien Testament avec l'usage de l'araméen, une autre langue commune, langue commerciale, langue diplomatique, l'anglais du VI^e siècle avant Jésus-Christ, comme la koinè sera l'anglais du I^{er} siècle après. On pourrait reprendre pour le grec du Nouveau Testament les remarques de George Steiner sur l'anglais international.

Ce choix du Saint-Esprit, à Pentecôte pour la langue maternelle, et pour la langue internationale dans la rédaction du Nouveau Testament, montre bien le danger que l'on court à vouloir embrigader l'Évangile pour la cause de l'une ou de l'autre. C'est l'intérêt de l'Évangile lui-même qui doit dicter les choix.

Une autre remarque, la fameuse formule qui associe l'universel et le particulier « les hommes de toute tribu, de toute langue, de tout peuple » relevée comme signe de l'accueil de la diversité dans la phase définitive du plan divin, cette formule est empruntée aux proclamations des administrations babylonienne et perse, par le biais du livre de Daniel. Elle provient de ces empires bestiaux décrits dans la prophétie biblique, qui prétendent gouverner le monde. L'empire perse avait la prétention de le faire en respectant la langue, la religion, la culture de chaque peuple soumis, cette prétention correspondait plus ou moins à la réalité, même si Israël en a incontestablement bénéficié. Dans le dernier livre de la Bible, la formule n'est pas réservée au peuple des rachetés, elle apparaît 7 fois : deux fois pour décrire le peuple des rachetés (Ap 5.9 ; 7.9), deux fois pour désigner la diffusion de la parole divine (10.11 ; 14.6), mais aussi trois fois pour évoquer l'étendue des pouvoirs mauvais (11.9 ; 13.7 ; 17.15). Encore un signe : utiliser la diversité ou l'uniformité, ou l'unité dans la diversité, comme critère discriminant c'est faire fausse route, le vrai critère est ailleurs, comme le dit avec tant de vigueur l'apôtre Paul : « Je regarde toutes choses comme de la boue afin de gagner Christ » (Ph 3.8), et il évoque là en bonne partie son glorieux héritage culturel...

Un mot de conclusion : diversité et uniformité se combattent mutuellement tout au long de l'histoire des hommes, et ne cesseront de le faire jusqu'à l'avènement du Seigneur, suivant les périls du jour l'une apparaissant comme une sauvegarde contre l'autre¹³. Le chrétien instruit par la parole de Dieu évitera de tomber dans le piège de l'allégeance à l'une ou à l'autre, du combat acharné contre l'une ou l'autre, vue comme l'incarnation du mal. Se considérant lié par Jésus seul et sa parole, il pourra se mouvoir dans ce monde où l'uniformité recèle toujours une menace d'oppression et la diversité une rupture et une blessure. Il goûtera le prix de la liberté acquise par le Christ à l'égard de toutes ces chaînes, témoignant de l'œuvre de salut accomplie par lui, portant son regard et son attente vers le grand rassemblement des croyants de toute tribu, de tout peuple et de toute langue devant le trône de Dieu et de l'Agneau.

Émile NICOLE

¹³. Écoutons un autre témoin contemporain : « Tout nouveau principe d'unification, d'un pays, de l'Europe ou de la Terre, déplace ailleurs son principe de différenciation sans l'abolir. Ce qui veut dire : *le multiple est l'avenir de l'Un* (et vice versa : plus il y aura de tribus, plus on aura besoin d'une Organisation des Nations Unies). Jusqu'à quand faudra-t-il rappeler aux tenants du mondialisme futuriste, juridique ou technique, qu'il existe trois mille langues parlées sur cette planète et cent qui s'écrivent ? Les systèmes techniques font le tour du monde, oui, mais il n'y a et ne peut y avoir de langue universelle (pour les mêmes raisons). Et plus il y aura de transistors et de computers pour communiquer, plus il y aura de patois, de peuples et de dieux *pour ne pas communiquer*. » Régis DEBRAY, *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991, p. 115.